

ABONNEMENT

LE CANADA

Journal Quotidien du Soir.

Un An en Ville \$ 4.00

Un An par la Poste . . . \$ 3.00

LE CANADA

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Rédaction.

12eme. ANNEE No 23

OTTAWA, MERCREDI 11 NOVEMBRE 1891

LE NUMERO 2 CENTS

LA COUR DE NAPOLEON III

CHAPITRE VII

Avant de parler du monde politique étranger, des diplomates accrédités à Paris, qui brillèrent à la Cour des Tuileries par leur élégance et par leur habileté, en appuyant ces silhouettes, rapidement esquissées, de faits qui se rattachent aux principaux événements du règne de Napoléon III, je demande la permission, pour faire cette étude complète, de dire, brièvement, un mot des salons des Tuileries.

Il y eut, sous le second Empire, deux partis politiques qui s'allièrent un instant, assez intimement, dans un but d'opposition commune : il y eut le parti des princes et le parti des libéraux.

Le parti des princes, laissant de côté tout principe de dynastie légitime, c'est à dire le comte de Chambord, affirmait ses préférences pour les fils du roi Louis Philippe. Les libéraux demandaient la République.

Ces derniers, manquant de relations mondaines, créèrent des journaux pour exposer leurs doctrines. Les premiers organisaient des réunions qui, sous l'aspect de réceptions, étaient autant d'assemblées politiques et impositives.

Le parti des princes, jusqu'à l'avènement du ministère Ollivier, n'apporta que peu d'entraves dans la politique intérieure de l'Empereur. L'administration, parfaitement établie, alors, tint en échec sérieuse, sans cesse, les hommes dont il se composait, et les procès retentissants même, comme celui de M. de Montalambert, ne produisirent qu'un effet relatif sur le public, habitué à considérer le gouvernement impérial ainsi qu'une chose nécessaire, voulue, sans fin, et en dehors de laquelle il n'était rien.

Mais l'influence de ce parti ne fut pas autant stérile dans les relations que le second Empire avait assurées entre les Tuileries et les représentants des puissances.

Le parti des princes avait un organe important : le JOURNAL DE PARIS, qui était lu et très en faveur dans les ambassades. En outre, ses membres, appartenant presque tous à l'aristocratie française, se trouvaient en son sein en rapports quotidiens avec les aristocrates envoyés des puissances, mais surtout en communion d'idées avec eux, unis même par des liens de parenté.

Le JOURNAL DE PARIS, la REVUE DES DEUX MONDES, dans une note plus éflacée que celle du JOURNAL DE PARIS, appuyaient et cimentaient ces sympathies, et sous la correction officielle, sous l'amabilité mondaine même, que les étrangers observèrent aux Tuileries, il était facile de deviner qu'une contrainte, qu'une réserve ne cessait d'exister entre eux.

MM. de Broglie, Decazes, de Falloux, d'Haussonville, le Rémusat, de Montalivet, parmi les mondains politiques ; — MM. Prévost Paradol, Weiss, Teste, Hervé, parmi les écrivains royalistes, tenaient le public intelligent et lettré, que le principe autoritaire de l'Empire gênait, en haleine par leurs discours ou par leurs articles, et qui, fête qui se donnait dans l'un ou dans l'autre faubourg — chez la duchesse de Galliera surtout — prenait l'importance d'une manifestation antigouvernementale.

Ceux là même qui passaient pour s'être ralliés à l'Empire et qui étaient reçus aux Tuileries, parmi les membres de l'aristocratie, redevenaient froids, lorsqu'ils se retrouvaient au milieu des leurs, et les moqueries et les sarcasmes ne tarissaient pas, dans leur bouche, sur la cour du roi Pétaud, comme sur la personne du souverain et de sa compagnie.

On se répétait, dans les salons, le mot de M. Thiers à Louis Napoléon Bonaparte, Président de la République, à la suite d'une discussion sur les diverses phases de son existence. — Mais, enfin, avait dit le prince, si je n'avais pas fait Strasbourg et Boulogne, je ne serais pas

ce que je suis. — Monseigneur, avait répondu M. Thiers, vous oubliez Austerlitz. — On blaguait — qu'on me pardonne cette expression — les diners des Tuileries, les bals, réceptions officielles, les Lunettes ; on faisait à l'Empire une guerre à coup d'épigrammes, en attendant l'heure de le combattre ouvertement, à coups de millions, la haute banque étant, secrètement, sympathique aux opposants.

Un journal, encore, le COURRIER DU DIMANCHE, subventionné richement, et que rédigeait une élite d'écrivains, indiquait l'assaut contre les institutions impériales. Et l'Académie couronnait et appelait à elle ceux qui avaient le mieux guerroyé.

À propos du COURRIER DU DIMANCHE, il est une anecdote que M. L. T... a contée devant moi et qui est fort plaisante.

C'était M. Bocher qui était chargé, chaque semaine, d'apporter au COURRIER les fonds nécessaires au paiement de la rédaction. Or, lorsqu'il s'en entra au journal, il se trouvait devant MM. Prévost Paradol, Weiss, Hervé, Louis Teste, il saluait, restait silencieux, s'asseyait, prenait une feuille quelconque et feignait de lire attentivement. La "Rédaction", qui connaissait ce manège, se retirait alors dans un coin de fenêtre et semblait oublier la présence de M. Bocher. Alors, celui-ci, toujours silencieux, déposait l'argent sous un journal, sur une table, et disparaissait. C'était ainsi, hebdomadairement.

Cette opposition des salons est loin aujourd'hui, et dans le chaos des événements qui se sont succédés depuis l'époque où elle se produisait, on ne la voit qu'indistinctement. Elle eut ses résultats. Et l'Empereur Napoléon III, qui la désigna, qui la laissa se faire, et qui la tolérèrent courtoisement, en offrant à ses sièges de sénateur ou des habits de cour à ceux qui l'inspiraient et qui la dirigeaient, ne comprit peut-être jamais qu'elle avait précipité sa chute. Il est ainsi, dans la vie, des erreurs générales.

Eu aucun temps, le monde diplomatique étranger ne fut aussi fidèle aux Tuileries que le second Empire. Il faut reconnaître qu'en aucun temps, en vérité, les gouvernements européens n'évoquèrent d'hommes distingués, élégants, spirituels et politiques, dans l'acceptation particulière et psychologique du mot.

J'ai dit, précédemment, que les diplomates étrangers accrédités auprès de Napoléon III se trouvaient parfois assez gênés dans leurs rapports avec les Tuileries, par suite de leurs relations mondaines ou de famille, avec les principaux membres de l'aristocratie française et qu'il résultait de cette situation, comme une contrainte, comme une réserve qui inquiétaient. Le fait est exact. Cependant, après la guerre d'Italie, lorsque M. de Metternich fut envoyé à Paris, par l'Autriche, cette réserve et cette contrainte s'atténuèrent et, dans le mouvement de fête, dans l'enthousiasme qui s'emparaient de la Cour, ils eurent leur part et leur venue fut à leur bien accueillie.

C'est, en effet, à dater de cette époque, surtout que l'engouement manifesté, aux Tuileries, pour la colonne étrangère, se développe réellement, et cet engouement n'aurait eu que peu d'importance, après tout, si, dans l'entourage du souverain qui l'encourageait, d'ailleurs, on n'eût donné aux agents des puissances que la stricte amabilité des salons officiels. Mais ces agents, sous une apparence mondaine très en vue, entraient dans le détail, non seulement dans l'intimité des hommes ou des femmes de la Cour, mais dans celle de Napoléon III et de l'Impératrice, et ils se servaient de leur mondaineté très gothée comme d'un moyen plus sûr, plus immédiat et presque intailable d'observation.

Si on analyse, en effet, les divers événements politiques qui se sont succédés en France depuis la guerre d'Italie, on est amené à constater que la plupart des diplomates qui furent reçus aux Tuileries, en tant qu'amis, en compagnie de toutes les joies, tirèrent un rôle important

et souvent hostile à notre pays, dans les débats que provoquèrent les questions à l'étude sous le règne de Napoléon III, depuis le traité de Villafranca jusqu'à la déclaration de guerre, en 1870.

Quoi qu'il en fût, la société diplomatique étrangère était fort à la mode sous l'Empire, à la Cour, et cette Société, par ses mondanités, par ses réceptions, par ses équipages même — ce qui peut paraître un insignifiant détail — rivalisait de luxe avec les principaux personnages de l'entourage de l'Empereur — avec l'Empereur même.

C'étaient, d'ailleurs, une règle établie, sous l'Empire, que le luxe le plus éblouissant devait s'imposer à toute individualité, tenant de près ou de loin au monde des Tuileries. Ainsi, on ne se rendait au Bois de Boulogne, pour le tour du lac, qu'en voiture de gala, et chaque jour apportait aux habitués de cette promenade, une surprise nouvelle, un sujet nouveau d'admiration ou d'envie.

Parmi les principaux hommes politiques étrangers qui eurent, à la Cour, la faveur de l'Empereur et de l'Impératrice, il en est un qui ne saurait être oublié.

Cent qui vécurent, en ce temps, et qui furent admis à la Cour, se rappellent le nonce du Pape, Mgr Chigi, si fin, si délicat et si écouté, qui après avoir été un soldat, un sportsman passionné, s'était fait prêtre et qui — ce détail est charmant — se rendait souvent chez la duchesse Fozz di Borgo dans sa villa de Lonchamp, pour voir les courses à l'aide d'une longue vue.

Après la chute de l'Empire, Mgr Chigi fut au mieux avec M. Crémieux et il fit même un jour cet aveu qu'il avait obtenu plus volontiers gain de cause auprès du ministre républicain, qu'auprès des hommes d'Etat des Tuileries, de M. Baroche particulièrement.

Puis c'était Djémi Pacha, le brillant ambassadeur de Turquie ; MM. de Kiseleff et de Stackelberg, les très habiles envoyés du Czar ; M. le comte de Goltz, ambassadeur de Prusse, l'intime du château, le confident de l'Impératrice Eugénie, l'un des meneurs infatigables des plaisirs de la Cour ; M. le comte de Soissons, attaché à l'ambassade de Prusse, également, charmant cavalier qui fut tous les succès et toutes les bonnes fortunes ; M. le prince de Linnar, grand seigneur aimable, M. le prince de Reuss, — tous deux de l'ambassade de Prusse encore, et ce dernier célèbre par sa passion pour la souveraineté. Enfin, M. le baron Boyens, ministre de Belgique ; lord Cowley et lord Lyons, ambassadeurs d'Angleterre.

Il est toujours quelque peu fastidieux de dresser une liste de noms. Cependant, celle qui précède était nécessaire et l'énumération qu'elle renferme dit une longue suite d'années employées à rire, à espérer — à rêver, hélas, davantage.

On ne peut s'empêcher de remarquer que, à partir du retour en France de M. de Metternich, immédiatement après la guerre d'Italie, ce sont les hommes d'Etat de l'Autriche qui ont le plus captivé, en France l'attention non seulement du monde politique, mais aussi celle du public. L'Italie et la Prusse, dans cet ordre d'idées, n'ont qu'un rang presque secondaire ; quant à la Russie et à l'Angleterre, on pour rait à peu près dire qu'on ne s'en occupait que pour mémoire et lors qu'on n'avait, semble-t-il, rien de mieux à faire.

Ce fait s'explique. L'Empereur Napoléon III, que l'alliance anglaise ne cessait de hanter, considérait cette alliance comme une chose certaine, accomplie, et, en dépit de la conduite du gouvernement britannique dans l'affaire du Mexique, il n'éprouvait nul besoin de regarder, avec trop de minutie, vers la Manche ; la Russie, dont il fut malheureusement, toujours, un ennemi, même après Sébastopol, ne l'eût inquiété sérieusement, s'il eût dû par elle être inquiété, qu'il eût dû de la Pologne ; mais comme la question polonaise le laissait relativement indifférent, il demeurait vis à vis du Czar dans une sorte d'attitude ni officiellement hostile, ni franchement cordiale. — Il ne voyait pas, d'autre part, dans l'union de l'Italie le danger qu'on

lui montrait, et, sûr qu'il le roi Victor Emmanuel ne le contrarierait pas trop dans ses desseins sur le pouvoir temporel de la papauté, il ne sentait, de ce côté, nul immédiat besoin de surveillance ; enfin, la Prusse, à Stuttgart, s'était montrée si amable, si rampante même devant lui, — une correspondance du ministre des affaires étrangères d'ailleurs établit nettement l'humilité de cette attitude — la Prusse, dans la question du Luxembourg, lui avait exprimé tant de désirs d'amitié, elle avait si bien voulu s'accaparer sa confiance lors de son affaiblissement matériel momentanément après Sadowa, en flattaient son idée fixe des nationalités, qu'il lui paraissait si inutile, mais imprudent de contraindre à s'éveiller par une politique plus nettement réservée ou autoritaire, vis à vis de ces quelques puissances, l'esprit des hommes d'Etat, comme celui du public.

Restait l'Autriche. — L'Empereur Napoléon III, après Solferino, conclut sùcèssivement un projet d'alliance définitive avec cette nation, car il comprenait que le concours de l'Autriche, dans l'état de l'Europe, après la guerre d'Italie, dont elle sortait amoindrie, sans doute, mais non écrasée, pouvait lui être d'une grande ressource dans sa politique, soit en lui permettant de maintenir l'Italie, si celle-ci montrait quelque velléité de trop complète indépendance, soit en opposant un contre-poids nécessaire aux ambitieux désirs de la cour de Prusse. Pour- ce qu'il s'agissait d'imaginer un peu vagabonde et que ses combinaisons politiques pechèrent, souvent, par le côté pratique. Ainsi donc, si M. K... est intéressé à entendre, il faut bien se garder d'attribuer à toutes ses conceptions, quelques généreuses qu'elles puissent être, une portée et un caractère qu'elles n'ont pas et que le comte de Beust lui-même (j'aurais dû en causer avec lui) se refuse à leur donner.

Cette lettre ne laisse donc aucune équivoque sur les intentions de l'Autriche, à quelque moment que ce soit, en 1870. Elle démontre, en outre, et cette constatation n'est point sans tristesse, qu'on n'était assuré d'aucune alliance en engageant la campagne et qu'on en était réduit, à la Cour, chez les souverains même, à accueillir des communications fantaisistes, généreuses sans doute, mais qui, dans la forme non officielle ou bien se produisaient, mettaient en évidence le désarroi qui régnait aux Tuileries.

Ce désarroi était si complet, si déplorable, si préjudiciable à nos intérêts, d'ailleurs, que M. de la Tour d'Auvergne, laissé sans communications, s'en plaint, dans la suite de sa lettre.

Le dépêche Wolf, de Berlin, dit qu'il annonce une victoire des Prussiens à Wissembourg, nous a, comme vous pouvez le penser, bouleversés. J'espère qu'elle n'est point exacte, au moins dans tous ses détails. J'ai télégraphié au duc de Gramont pour savoir ce qu'il en est. Il serait bien désirable, au surplus, qu'on me tînt un peu au courant des faits et gestes de notre armée pour répandre les bonnes nouvelles et rectifier celles qui sont controuvées ! C'est là, il ne faut pas se le dissimuler, un des principaux éléments de succès de ma mission.

Un poète a dit que les larmes sont la fin dernière des choses inévitables : il n'y avait alors qu'à pleurer.

C'est ensuite, avec le plus d'importance, avec le rôle le plus en relief, M. le comte de Beust. En 1866, lorsque François Joseph fut vaincu à Sadowa, il vint trouver Napoléon III pour le convaincre de la nécessité de son intervention et pour l'amener à prendre les armes contre la Prusse. Mais il se heurta à un refus catégorique.

Il y eut même, contre l'empereur des Français et le comte de Beust, à ce sujet, une assez violente échange d'observations, et comme Napoléon III mettait en avant, pour excuser son attitude, cette unification de l'Allemagne qui était alors, dans l'esprit de tous, ou comme une crainte de guerre ou comme une assurance de paix, le comte de Beust répliqua :

— Sire, vous vous trompez. L'heure est venue pour la France d'entrer en scène, de dire ce qu'elle veut. Lorsque l'Allemagne sera unie et inféodée à un seul homme, il ne sera plus temps, pour elle, de protester ou de combattre. L'Allemagne acceptera sa servitude, et si Votre Majesté menaçait son maître, elle se leverait toute pour le défendre.

Lorsqu'en 1870 la guerre éclata entre la France et cette Allemagne, dont parlait, avec tant de justesse, M. de Beust, celui-ci se trouvait en Autriche, au pouvoir, et dirigeait les affaires étrangères.

Le bruit courut alors et à eouru

depuis encore, qu'il avait promis au gouvernement français l'intervention de nos troupes, et qu'il avait chargé M. de Metternich d'entretenir l'Empereur dans cette assurance.

J'ai déjà répondu à cette question, en reproduisant une conversation de M. Metternich, de laquelle il résulte que l'empereur ne devait conserver aucune espérance d'appui de la part de l'Autriche.

Cependant, il parait certain qu'à la Cour on escomptait l'appui de cette puissance et que l'Impératrice même, un moment, le crut acquis.

La lettre suivante de M. le prince de la Tour d'Auvergne, alors ambassadeur de France à Vienne, ne permettra plus, je le pense, d'erreur à ce sujet.

Elle est datée du 5 août 1870 et fut écrite à la suite d'une entrevue qu'avait eu l'Impératrice avec M. K... ancien député de Posen, à Berlin, et directeur politique, à cette époque, du cabinet du comte de Beust.

D'après ce que M. M... m'a dit, l'Impératrice se préoccupait un peu de savoir si les idées de notre ami M. K... à eu l'honneur de développer devant elle ont une attache officielle quelconque. Je tiens donc à vous faire immédiatement savoir que M. M... n'a aucune mission, qu'il n'a pu parler, par conséquent, qu'en son nom personnel. Le comte de Beust l'aime, il est vrai, et l'apprecie beaucoup, comme cœur et comme esprit ; mais il convient qu'il paraisse l'imagination un peu vagabonde et que ses combinaisons politiques pechent, souvent, par le côté pratique. Ainsi donc, si M. K... est intéressé à entendre, il faut bien se garder d'attribuer à toutes ses conceptions, quelques généreuses qu'elles puissent être, une portée et un caractère qu'elles n'ont pas et que le comte de Beust lui-même (j'aurais dû en causer avec lui) se refuse à leur donner.

Cette lettre ne laisse donc aucune équivoque sur les intentions de l'Autriche, à quelque moment que ce soit, en 1870. Elle démontre, en outre, et cette constatation n'est point sans tristesse, qu'on n'était assuré d'aucune alliance en engageant la campagne et qu'on en était réduit, à la Cour, chez les souverains même, à accueillir des communications fantaisistes, généreuses sans doute, mais qui, dans la forme non officielle ou bien se produisaient, mettaient en évidence le désarroi qui régnait aux Tuileries.

Ce désarroi était si complet, si déplorable, si préjudiciable à nos intérêts, d'ailleurs, que M. de la Tour d'Auvergne, laissé sans communications, s'en plaint, dans la suite de sa lettre.

Le dépêche Wolf, de Berlin, dit qu'il annonce une victoire des Prussiens à Wissembourg, nous a, comme vous pouvez le penser, bouleversés. J'espère qu'elle n'est point exacte, au moins dans tous ses détails. J'ai télégraphié au duc de Gramont pour savoir ce qu'il en est. Il serait bien désirable, au surplus, qu'on me tînt un peu au courant des faits et gestes de notre armée pour répandre les bonnes nouvelles et rectifier celles qui sont controuvées ! C'est là, il ne faut pas se le dissimuler, un des principaux éléments de succès de ma mission.

Un poète a dit que les larmes sont la fin dernière des choses inévitables : il n'y avait alors qu'à pleurer.

C'est ensuite, avec le plus d'importance, avec le rôle le plus en relief, M. le comte de Beust. En 1866, lorsque François Joseph fut vaincu à Sadowa, il vint trouver Napoléon III pour le convaincre de la nécessité de son intervention et pour l'amener à prendre les armes contre la Prusse. Mais il se heurta à un refus catégorique.

Il y eut même, contre l'empereur des Français et le comte de Beust, à ce sujet, une assez violente échange d'observations, et comme Napoléon III mettait en avant, pour excuser son attitude, cette unification de l'Allemagne qui était alors, dans l'esprit de tous, ou comme une crainte de guerre ou comme une assurance de paix, le comte de Beust répliqua :

— Sire, vous vous trompez. L'heure est venue pour la France d'entrer en scène, de dire ce qu'elle veut. Lorsque l'Allemagne sera unie et inféodée à un seul homme, il ne sera plus temps, pour elle, de protester ou de combattre. L'Allemagne acceptera sa servitude, et si Votre Majesté menaçait son maître, elle se leverait toute pour le défendre.

Lorsqu'en 1870 la guerre éclata entre la France et cette Allemagne, dont parlait, avec tant de justesse, M. de Beust, celui-ci se trouvait en Autriche, au pouvoir, et dirigeait les affaires étrangères.

Le bruit courut alors et à eouru

de ce sera l'un de nous qui sera dévoré. Lequel ? Je ne pense pas que ce soit moi — ou plutôt le pays que je représente. J'ai tout dit à l'Empereur pour l'amener à être notre allié. Il n'a rien voulu écouter. Il rêve et s'en va, ou ne sait où, avec sa fumée de sa cigarette. Qu'a-t-il retiré de ses campagnes ? Quel profit a-t-il obtenu de la guerre de Crimée, de la guerre d'Italie, de l'expédition du Mexique ? Aucun — peut-être même ces événements l'ont ils amoindri. Je lui ai exposé cette situation. Il ne m'a rien répondu ou, quand il a parlé, il n'a prononcé que des mots vagues de gloire, d'humanité, de fraternité des peuples — que sais-je — des sornettes. Donc, je m'en vais, il est inutile que je reste davantage ici. L'Empereur est sourd à toutes mes offres, à toutes mes combinaisons ; il n'y a rien à faire avec lui.

Et comme M. le comte... protestait, M. de Bismarck l'interrompit et, bourru, conclut :

— Mais non, mais non, du plus grand au plus petit, en France, personne M. le comte, ne possède le sens pratique des choses.

PIERRE DE LAMO.

AGRICULTURE

L'ENGRAISSEMENT DES VOLAILLES

Un mot sur l'engraissement des volailles est bien approprié aujourd'hui, c'est pourquoi nous traduisons du FARMER'S ADVOCATE ce que dit à ce sujet un grand éleveur de volailles :

"Trois semaines suffisent pour engraisser les volailles. Voici comment je procède à cet engraissement : J'enferme mes volailles dans un local spacieux, obscur et parfaitement exempt d'humidité ; je leur donne pour nourriture de la moutelle de blé d'Inde échaudée alternativement avec de la moutelle faite avec de l'avoine et de l'orge mélangées. Je soigne mes volailles trois fois par jour et leur distribue avec de la nourriture qu'elles peuvent en consommer chaque fois ; je leur donne aussi de temps à autre des patates bouillies et écrasées avec un peu de fleur d'avoine, elles sont très friandes de ces mets. Pour boisson, je leur donne autant de lait qu'elles peuvent en boire, ce que je fais au moyen d'une machine à vapeur. Je crois même que les volailles préfèrent le lait de beurre à tout autre.

Il est bon d'assaisonner d'un peu de sel la nourriture bouillie qu'on donne aux volailles ; du son de blé mêlé avec du lait et donné de temps en temps les entretient en bonne santé. Il ne faut pas oublier de mettre à la disposition des volailles du gravier, des fèves, de chaux et d'écailles d'huîtres pour aider la digestion. Pour prévenir les indigestions je mêle de temps en temps dans la nourriture un peu de charbon de bois pulvérisé. Il ne faut pas non plus oublier que les volailles couvertes de vermine n'engraissent pas, c'est pourquoi je mets dans l'appartement où elles se trouvent des boîtes remplies de terre bien sèche, dans laquelle je jette un peu de soufre. Je place ces boîtes dans un endroit complètement sec, car si la terre qu'elles contiennent devient humide elles ne sont plus d'aucune utilité. Ce dernier détail, c'est à dire, procurer aux volailles un bain de poussière est de la plus haute importance, si l'on veut qu'elles engrassent rapidement.

CLARTÉ DANS NOS ÉTABLES

Elles sont rares les étables où les écuries où il y ait une clarté suffisante qui pâlât autant aux animaux que l'homme. C'est à peine si quelquefois on peut y soigner et nourrir les animaux, sans avoir besoin de laisser la porte de l'étable ou de l'écurie ouverte pour y avoir quelque chose.

Cependant, quand ils construisent leur habitation, les cultivateurs aiment bien avoir beaucoup de lumière, ils détestent les appartements sombres, et font de nombreuses ouvertures. Pourquoi alors ne pas avoir cette même précaution à l'égard de nos animaux.

Il a été reconnu par de nombreuses expériences que la lumière est aussi nécessaire pour la santé et le bon entretien des animaux que pour l'homme. Les vaches diminuent sur la quantité de lait, quand elles sont transférées d'une étable où il y

LA VALLÉE DE L'OTTAWA

Édition Hebdomadaire du Journal LE CANADA

ABONNEMENT

Un An en Ville \$ 2.00

Un An par la Poste . . . 1.00

beaucoup de lumière et placées dans une étable sombre ; et elles donnent plus de lait, quand on les remet dans une étable bien éclairée, sans même augmentation de nourriture tout le temps de leur stabulation ; elles y gagnent même sous le rapport de l'entretien. Les chevaux demandent aussi beaucoup de lumière. C'est donc un grand tort de priver les animaux de la lumière qui leur est si nécessaire.

Quand faut-il donner de l'eau au cheval, avant ou après le repas ? C'est une question que pose un correspondant au Country Gentleman, et à laquelle M. E. W. Stewart, médecin vétérinaire distingué, répond de la manière suivante :

Cette question qui est très vieille, mais en même temps d'une grande importance, a donné lieu à une foule de réponses plus ou moins contraires, suivant les circonstances. Supposons que le cheval échauffé rentre à l'écurie à la suite d'un travail pénible ou d'une longue course ; il ne faut alors lui laisser boire que quelques gorgées d'eau et attendre qu'il soit tout à fait refroidi ; alors il doit être soigné immédiatement, il ne faut lui donner que deux ou trois pintes d'eau ; si au contraire, il ne doit pas être soigné avant une heure, on peut, sans lui faire du mal lui donner un seau ; si l'on donne au cheval cette quantité d'eau immédiatement avant le repas, cela affaiblira le pouvoir digestif de l'estomac en diluant trop les sucs gastriques et pourra causer l'indigestion ; si l'on donne cette quantité d'eau immédiatement après le repas, une partie de la nourriture que vient de prendre le cheval passe dans les intestins, sans qu'elle soit suffisamment digérée et peut causer des coliques et même inflammation des intestins. Si le cheval doit retourner à l'ouvrage immédiatement après avoir mangé, on ne doit lui donner que deux ou trois pintes d'eau et attendre que la digestion soit faite avant de le faire boire à sa soif.

RECETTES

Le SCIENTIFIC AMERICAN donne le moyen suivant pour arrêter le saignement de nez. Ce remède remède a été donné par le Dr Gleason dans un discours. Il consiste en un mouvement des mâchoires, comme si elles effectuaient l'opération de la mastication. Si un enfant se trouvant dans ce cas, il faut lui mettre du papier dans la bouche et lui dire de bien le mâcher.

C'est le mouvement des mâchoires qui arrête le sang. Ce remède est si simple que bien des personnes prendront envie de rire, mais on dit qu'on ne sache pas un seul cas où il ait échoué, même dans des cas très sérieux.

POUR ATTEINDRE AUTRE CHOSE DE L'ANCIEN SYSTÈME POUR CUIRE LES VOLAILLES ? Essayez le nouveau moyen et employez le célèbre Acme de Wolff et ce sera un vrai plaisir. Le SUEZ GEMISSEZ GROGNEZ

Pour- on attendre autre chose de l'ancien système pour cuire les volailles ? Essayez le nouveau moyen et employez le célèbre Acme de Wolff et ce sera un vrai plaisir. Le SUEZ GEMISSEZ GROGNEZ

POUR ATTEINDRE AUTRE CHOSE DE L'ANCIEN SYSTÈME POUR CUIRE LES VOLAILLES ? Essayez le nouveau moyen et employez le célèbre Acme de Wolff et ce sera un vrai plaisir. Le SUEZ GEMISSEZ GROGNEZ

POUR ATTEINDRE AUTRE CHOSE DE L'ANCIEN SYSTÈME POUR CUIRE LES VOLAILLES ? Essayez le nouveau moyen et employez le célèbre Acme de Wolff et ce sera un vrai plaisir. Le SUEZ GEMISSEZ GROGNEZ

POUR ATTEINDRE AUTRE CHOSE DE L'ANCIEN SYSTÈME POUR CUIRE LES VOLAILLES ? Essayez le nouveau moyen et employez le célèbre Acme de Wolff et ce sera un vrai plaisir. Le SUEZ GEMISSEZ GROGNEZ

POUR ATTEINDRE AUTRE CHOSE DE L'ANCIEN SYSTÈME POUR CUIRE LES VOLAILLES ? Essayez le nouveau moyen et employez le célèbre Acme de Wolff et ce sera un vrai plaisir. Le SUEZ GEMISSEZ GROGNEZ

POUR ATTEINDRE AUTRE CHOSE DE L'ANCIEN SYSTÈME POUR CUIRE LES VOLAILLES ? Essayez le nouveau moyen et employez le célèbre Acme de Wolff et ce sera un vrai plaisir. Le SUEZ GEMISSEZ GROGNEZ

POUR ATTEINDRE AUTRE CHOSE DE L'ANCIEN SYSTÈME POUR CUIRE LES VOLAILLES ? Essayez le nouveau moyen et employez le célèbre Acme de Wolff et ce sera un vrai plaisir. Le SUEZ GEMISSEZ GROGNEZ

POUR ATTEINDRE AUTRE CHOSE DE L'ANCIEN SYSTÈME POUR CUIRE LES VOLAILLES ? Essayez le nouveau moyen et employez le célèbre Acme de Wolff et ce sera un vrai plaisir. Le SUEZ GEMISSEZ GROGNEZ

POUR ATTEINDRE AUTRE CHOSE DE L'ANCIEN SYSTÈME POUR CUIRE LES VOLAILLES ? Essayez le nouveau moyen et employez le célèbre Acme de Wolff et ce sera un vrai plaisir. Le SUEZ GEMISSEZ GROGNEZ

POUR ATTEINDRE AUTRE CHOSE DE L'ANCIEN SYSTÈME POUR CUIRE LES VOLAILLES ? Essayez le nouveau moyen et employez le célèbre Acme de Wolff et ce sera un vrai plaisir. Le SUEZ GEMISSEZ GROGNEZ

POUR ATTEINDRE AUTRE CHOSE DE L'ANCIEN SYSTÈME POUR CUIRE LES VOLAILLES ? Essayez le nouveau moyen et employez le célèbre Acme de Wolff et ce sera un vrai plaisir. Le SUEZ GEMISSEZ GROGNEZ

POUR ATTEINDRE AUTRE CHOSE DE L'ANCIEN SYSTÈME POUR CUIRE LES VOLAILLES ? Essayez le nouveau moyen et employez le célèbre Acme de Wolff et ce sera un vrai plaisir. Le SUEZ GEMISSEZ GROGNEZ